



Numéro huitième / T.I.N.A. – S/T/R/A/T/E/S – Lupa – Chouinard
Braise et cendres – Raoul Collectif – Ils tentèrent de fuir – Festival Déambule



S'immerger dans un réseau d'experts

MECIC PARIS

Mastère Spécialisé Management des Entreprises Culturelles et Industries Créatives

Vous souhaitez devenir un professionnel du management culturel ?

Le Mastère Spécialisé MECIC forme en une année des professionnels dans les secteurs du droit et de l'économie de la culture, de la gestion de production, du marketing ou encore des politiques culturelles.

Le MECIC-Paris c'est...

- ✓ Des intervenants experts
- ✓ Des partenaires, acteurs majeurs du monde culturel
- ✓ Une ouverture internationale
- ✓ Un séminaire de 4 jours dans une ville européenne

Les atouts de la formation

- ✓ Une pédagogie combinant théorie et pratique;
- ✓ Un apprentissage professionnel
- ✓ Une diversité de profils
- ✓ Un accompagnement individuel

Qui peut candidater au MECIC ?

- ✓ Les titulaires d'un diplôme Bac+4 ou Bac+5
- ✓ Les jeunes professionnels
- ✓ Les profils artistiques
- ✓ Les étudiants étrangers

Comment candidater ?

1. Admissibilité sur dossier de candidature reçu avant le 15 septembre
2. Admission après un entretien d'une heure avec le jury

Le MECIC, et après ?

Ce qu'ils sont devenus...

- Myriam (Promo 2012), Chargée de communication et de RP au Théâtre National de la Colline
- Julie (Promo 2013), Adjointe à la direction des projets à la Fondation du Patrimoine
- Nicolas (Promo 2014), Chargé de communication au Centre Pompidou
- Cristèle (Promo 2015), Coordinatrice générale au festival django reinhardt

Nos partenaires

ABBAYE DE ROYAUMONT - ATELIER LYRIQUE DE L'OPÉRA DE PARIS - ARTE - CNHI - LA COLLINE, THÉÂTRE NATIONAL ICONCERTS L'ARP - MUSÉE D'ORSAY - MUZEO.COM ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE - ORANGE - PALAIS DE TOKYO - SACEM - SMARTAPPS STARTUP WEEK-END CULTURE - ULULE.COM

GROUPE ESC DIJON BOURGOGNE
BURGUNDY SCHOOL OF BUSINESS



Les grands destins se méritent

Pour plus d'informations

Jean-Yves KLEIN

Tél. +33 (0)683 326 704 ou +33 (0)145 791 318
Jean-Yves.Klein@escdijon.eu

Pour télécharger le dossier de candidature
www.mastereculture.eu

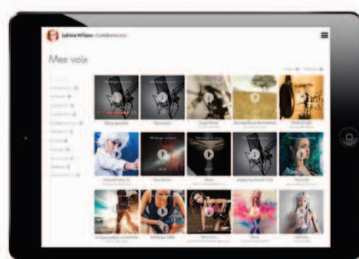
Comédien voix professionnel

Plus personne n'ignorera qui vous êtes !

Votre talent prend vie
au sein d'un CV multimédia sans pareil



Votre talent en illimité
Pourquoi se priver, quel extrait fera mouche ?



voxingpro

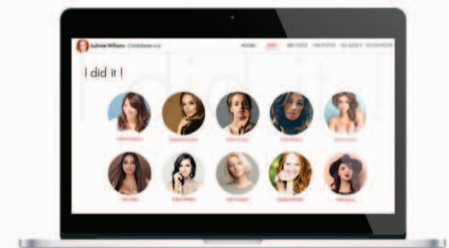
Voxing Pro permet à chaque comédien voix d'avoir toutes les chances d'exprimer son talent auprès du plus grand nombre et à chaque producteur de trouver le comédien idéal pour son rôle, afin qu'ils créent ensemble des produits et des programmes extraordinaires.

À vous de jouer ;-)

Comédien voix professionnel ?

Inscrivez-vous gratuitement sur voxingpro.com

Ne vous faites plus doubler
Conservez vos acteurs récurrents



Être ou ne pas être...
...toujours au bon endroit, au bon moment !



ÉDITO

RETOUR DU PRINTEMPS

C'est un mea-culpa timide mais sincère. Comme une naissance à laquelle on ne s'attend pas et qui vient nous cueillir un soir ou un matin, il semble que ce festival livre des parfums inattendus. Le temps du deuil est-il enfin fini ? Sommes-nous prêts à réinvestir sereinement la cité papale ? Les années Archambault/Baudriller nous ont constitués, ont fait de nous les spectateurs, les professionnels et les humains que nous sommes. Chacun peut nommer le moment où tout a basculé, celui où nous avons assumé comme vocation de vivre dans la république du théâtre et nous avons alors vingt ans éternellement. Ce rapport amoureux au festival nous rend parfois âpres, défenseurs irraisonnables d'une citadelle d'un temps jadis, en résistance. Mais il est temps désormais d'accepter les jours nouveaux et d'y trouver du charme. Il faudrait savoir s'asseoir, vierges de toute attente, sans projeter idées et formes idéales avant même l'incipit. Peut-être a-t-on les créations que l'on mérite ? Se préparer à aimer la saison qui vient, arrêter le cynisme so 2015 et entrer dans l'ère de la bienveillance, voilà le nouveau mantra. Le IN et le OFF sont morts, vive le IN et le OFF ! Je est un autre, nous a-t-on dit... Ne pas oublier enfin que nous avons eu la chance inouïe d'en être et le garder en soi, soleil intime qui consume en profondeur mais qui ne peut plus servir d'excuse. Oubliée, la nostalgie, demain sera constructif, car nous restons confiants, au détour des sentiers, le théâtre est au travail. Et bientôt partir défricher ces nouvelles terres où la création est en germe et n'attend pas les lumières des cloîtres pour grandir.

La rédaction

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-5

T.I.N.A.

S/T/R/A/T/E/S QUARTET
PLACE DES HÉROS**REGARDS** PAGES 6-7

SOFT VIRTUOSITY, STILL HUMID, ON THE EDGE

BRAISE ET CENDRES

RUMEUR ET PETITS JOURS

ILS TENTÈRENT DE FUIR

BRÈVES PAGE 8**LA QUESTION** PAGE 10
MARIE CHOUINARD**REPORTAGE** PAGE 11

DÉAMBULE FESTIVAL DES PAYSAGES

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 11

WILLIAM KENTRIDGE



*Vous recherchez une location durant
le festival ou pour la rentrée de septembre ?
Réservations au : 04 90 88 41 76
ou sur contact@alomea.fr*

OFF T.I.N.A. UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA CRISE

MISE EN SCÈNE SÉBASTIEN VALIGNAT THÉÂTRE DES HALLES 21H45

« Comment quelques ménages américains aux revenus modestes ont pu déstabiliser l'économie mondiale ? »

GOLDMAN SUCKS

— par Julien Avril —

T.I.N.A. : There Is No Alternative, slogan assené par Maggie Thatcher après qu'elle eut orchestré à l'époque le virage néolibéral qui allait provoquer une vague de contestation dans tout le Royaume-Uni. Il n'y a pas d'alternative. On n'a pas le choix, c'est le marché, de toute façon vous pouvez pas comprendre!

À revers de ce paradigme autoritaire et aliénant, les trois acteurs nous proposent un exercice des plus stimulants : passer la crise des subprimes à la moulinette du plateau, histoire de voir s'il y aurait pas quand même un petit quelque chose à faire, un autre monde possible.

Le dispositif est minimal. Trois acteurs, trois pupitres, un paperboard, un feutre. Aucune poudre aux yeux ne nous sera jetée. D'ailleurs les acteurs nous accueillent très simplement : « Bonjour. – Ça va ? – Ça se passe bien, le festival ? – Asseyez-vous, on va commencer. – Y a du vent, hein ? » Le texte démarre sans qu'on s'en aperçoive, comme naissant d'une discussion, et ce mode de jeu, l'adresse directe au public, persistera d'un bout à l'autre du spectacle. On serait même tenté nous-mêmes de l'ouvrir, mais le metteur en scène pose le cadre : un temps de discussion faisant partie intégrante de

la représentation nous sera proposé à la fin (mais à la sortie, on est à Avignon...). Car représentation il y a, c'est bien le nœud de tout ce qui se trame ici. Qu'est-ce qui différencie profondément cette pièce de la conférence de 14 h 30 un peu informelle sur les méfaits de la finance à laquelle ma cousine a assisté sur le stand alter de ce festoche anar en Bretagne ? La représentation justement.



L'objectif de « T.I.N.A. » n'est pas d'expliquer mais plutôt de mettre en lumière

Malgré l'indubitable vertu pédagogique de cette forme, l'objectif de « T.I.N.A. » n'est pas d'expliquer, encore moins de convaincre, mais plutôt de mettre en lumière, autrement dit de clarifier, de donner les clés pour agir soi-même sur ses propres appréhension et compréhension des problématiques. Les trois acteurs de la compagnie Cassandre, en se désignant d'un simple bout de carton comme particulier, banquier, courtier, chef d'entreprise voire président des États-Unis, nous permettent d'aller au-delà de l'explication. Par le prisme du jeu et de l'identification, nous réalisons enfin ce que représente pour le monde la découverte du principe

de « titrisation » par un chercheur en économie, ou ce que représente pour un immigré précaire le fait de s'endetter à vie pour acheter quatre maisons d'un coup en toute confiance et parfaite inconscience, juste parce qu'on lui a dit que c'était possible.

Bien sûr, on pourrait reprocher aux acteurs leur malice, qui pourrait être vue comme de la caricature (alors que tout est vrai, d'éminents économistes ont procédé au fact checking du texte). Mais cette prise de distance que permet l'humour est nécessaire quand on réalise la violence de ce qui se joue dans la crise des subprimes. Nécessaire pour ne pas ressortir KO et résigné de cette expérience, terrassé par le désespoir et incapable d'agir. Car c'est bien dans la nature du théâtre, en tout cas du théâtre documentaire, d'exciter la curiosité (oserais-je dire l'« indignation ») des hommes afin qu'ils puissent résister à l'aliénation et trouver ensemble de nouveaux modes de vie et d'émancipation. Pour preuve de la redoutable efficacité de ce dispositif, cette citation sonore d'un discours politique faisant la promotion d'une simplification du système d'hypothèque pour « une France de propriétaires » finissant dans un tonnerre d'applaudissements, et qui nous apparaît comme absurde, odieuse, choquante, car à présent nous savons ce qu'elle représente.

FOCUS — IN / OFF

OFF S/T/R/A/T/E/S QUARTET

DE BINTOU DEMBÉLÉ THÉÂTRE GOLOVINE 10H45

« Bintou Dembélé évoque ses manques et ses ruptures avec une histoire sans transmission qui bouillonne en elle. Un rituel inspiré de la culture hip-hop. »

L'ÉNIGMATIQUE VOLUPTÉ

— par R-2-6 —

Une grande et longue standing ovation clôt la représentation. C'est ainsi tous les matins pour ce spectacle estampillé « danse » mais qui pourrait être également « poésie » au sens originel du terme. Entre improvisation et gimmick, un quartet atypique circule à l'intérieur de toutes les danses urbaines.

Bintou Dembélé présente à Avignon une création mûre et savoureuse. Déjà riche d'une tournée internationale, elle nous arrive cristalline et d'une éblouissante pureté. Nous sommes littéralement happés par ce quatuor ou quartet qui nous fait consommer la danse pour ce qu'elle est : la recherche d'une inintelligible beauté. Avec ce « S/T/R/A/T/E/S », titre qui ne fixe aucun contrat, c'est l'ouverture poétique par le mouvement. Ce spectacle n'a pas peur de s'adresser à notre conscience affective par sa beauté radicale. Son seul aspect esthétique nous comble et apaise les inquiètes inquisitions du spectateur. N'y rien comprendre n'est plus une tare ici, car la Cie Rualité nous invite à profiter du voyage, à traverser, l'âme en suspens, les nombreux paysages qui s'offrent à nous. La

pièce ne rechigne pas au multiple par son écriture, une composition éclatée intégrant des expressions chorégraphiques métissées. On les découvre avec émerveillement un peu comme différentes notes d'une fragrance dans cette création calibrée pour un plaisir brut.



Tout s'équilibre, tout est grâce, tout fusionne

Les styles s'égrainent au fur et à mesure que le spectacle se déroule et l'on voit que la sphère d'influence de Bintou Dembélé dépasse de loin les étiquettes dans lesquelles on peut enfermer un artiste. Elle n'est pas hip-hop, pas plus qu'elle n'est modern jazz ou quelque autre dénomination. Il s'agit d'un gigantesque faisceau d'influence et d'un parcours que Bintou Dembélé étale. Éducatrice depuis plusieurs années, la chorégraphe mène des réflexions sur divers sujets de société : les questionnements postcoloniaux, la transmission des mémoires, même les plus douloureuses ou encore le féminisme. Ainsi tente-t-elle toujours de les réinvestir dans son geste créateur.

Tout ce magma éclate et dynamise ce plateau circulaire. Les deux danseuses effectuent des rondes à l'extérieur du cercle et n'y entrent que pour se livrer en solo, en duo, parfois en duel. Ce code que l'on retrouve au hip-hop est aussi celui de la spontanéité d'une bagarre des rues, des réunions spontanées des foules, des procédés chamaniques de guérison, etc. Autant de strates percevables. La musique et le chant, les deux autres composantes du quartet, accompagnent en situation cette exposition des passions, dans tous les sens du terme. Le guitariste vogue du blues au jazz pendant que retentit la voix « gospel sincère et chaude » (MC Solaar).

Tout s'équilibre, tout est grâce, tout fusionne. Le mouvement extrêmement énergique de Nash, la Krump attitude anguleuse et sèche cogne et s'amortit dans la tendre grâce et la rondeur du style de Bintou. Dans les duos face à face, ces deux formes se percutent. De l'impact, une rafraîchissante onde de choc se propage et nous fascine davantage. S'il faut commencer tôt ces journées d'Avignon, c'est pour ce type de spectacle où tout est vrai : la douleur et les larmes, les joies et la résistance.

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV-



« Place des Héros » Krystian Lupa © Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

IN PLACE DES HÉROS

MISE EN SCÈNE KRYSZTIAN LUPA L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON VEDÈNE JUSQU'AU 24 JUILLET 15H

« La veille de son départ en Angleterre pour fuir l'Autriche et son passé, Schuster se suicide.
L'exploration d'un temps suspendu entre le monde des vivants et des morts. »

THÉÂTRE JANSÉNISTE

— par Augustin Guillot —

« Un monde où l'on regarde bouche bée est un monde qui ne sait pas penser. »
Ces mots prononcés par l'un des personnages de la pièce érigent la mise en scène de Krystian Lupa en une antithèse radicale des « Damnés » d'Ivo van Hove.

Si celui-ci, par une grandiloquence spectaculaire, instrumentalise le génocide pour le mettre au service de sa virtuosité plastique, le metteur en scène polonais, par son austérité, ne cesse au contraire de mettre en question l'idée même de représentation. Le suicidé Joseph Schuster est un mathématicien. À cette figure, la pièce ne cesse d'opposer celle du frère, professeur de philosophie, reprenant au passage quelques clichés qui font pourtant sens. Le mathématicien, authentique philosophe en quête de la vérité, ascète asocial et misanthrope, refusant le monde et sa mise en scène. Le « philosophe », figure mondaine et vénérée, nouvelle idole de la société du spectacle, prophète laïc et médiatique en perpétuelle représentation. Joseph Schuster vomissait le monde, son frère s'en accommode. En individu conséquent, le premier s'est suicidé. Il n'a pas écrit ni mis en scène sa souffrance, il ne s'en est pas glorifié ni n'en a tiré orgueil, car le désespoir ne peut se dire qu'au risque de sombrer dans l'afféterie d'une posture. De sa parole et de sa haine nous n'aurions rien su, si elle n'avait pas été relayée, ou au moins dessinée en creux, par son frère, vieux Tirésias à la parole prophétique. Précisément parce qu'il est charismatique, le prophète est un poseur, sa parole est sacrée, vénérée, mise en scène, et manifeste, dans son acte même de refus du monde – la communication plutôt que le suicide –, une adhésion à celui-ci. Mais ce prophète-là, cet oncle Robert

qui se fait la voix lancinante de la détestation, qui manifeste son dégoût de l'extrême droite tout en épousant sa rhétorique de l'exécration, parvient très étrangement à saisir le fond nihiliste qui recèle en nous. C'est en effet avec une grande justesse que Thomas Bernhard comme Krystian Lupa parviennent à l'émanciper des postures doloristes. D'abord parce que ce frère parle tout autant en son nom qu'en celui du mort, mais aussi parce que sa longue diatribe contre le monde est également celle d'un vieillard qui, bien que trop attaché à la vie et trop indifférent à ses horreurs, est déjà un être lividifié par la mort. Ainsi entend-on moins les accents adolescents et suspects d'une souffrance qui se complait dans la monstration d'elle-même que la parole moribonde d'un homme sur le point d'atteindre sa propre fin. La sobriété de la mise en scène de Lupa, son aridité presque ascétique relèvent donc moins de la routine d'un classicisme que de la retenue d'un jansénisme. C'est que la simplicité est ici indissociable d'une profonde compréhension du texte de Bernhard. Il y est en effet question de la vanité de toute forme de représentation, puisque c'est par le regard d'autrui que commence l'orgueil du moi. Ainsi, par sa mort, le suicidé Schuster s'est absenté du monde et, par là, de toute possibilité de mise en scène de soi. De même, par son retrait, le metteur en scène se met au service d'un texte avec une épure qui rechigne à toute forme d'épate – à l'exception d'un final regrettable qui cède à un spectaculaire auquel la pièce s'était constamment refusée. En une discrète mais profonde réflexivité, c'est donc une homologie puissamment construite qui s'établit entre le mathématicien et le metteur en scène, entre les vacuités respectives des représentations sociales et théâtrales, entre les vanités du monde et celles de l'art.

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

IN

SOFT VIRTUOSITY, STILL HUMID, ON THE EDGE

CHORÉGRAPHIE MARIE CHOUINARD

COUR DU LYCÉE SAINT JOSEPH JUSQU'AU 23 JUILLET 22H

«Observer la marche. Encore et toujours. Comme un inépuisable point de départ vers des mondes inconnus.»

EN MARCHÉ

— par Jean-Christophe Brianchon —

Sur des lignes de course, l'Homme est en marche. De gauche à droite. Puis l'inverse. Parce que rien n'a de sens et qu'il faut tout essayer. Alors, devant nous, des hommes tentent, claudiquent, se déforment, chutent et se rattrapent. C'est tout à la fois le mouvement vital d'une humanité en recherche et, surtout, la certitude de se trouver au cœur de ce que doit être la danse. Certitude qui rappelle Anne Teresa De Keersmaecker, pour qui « la marche est le point de départ d'une danse possible, car elle est ce qui organise l'espace et le temps ». Au fil des marches, la danse apparaît donc et avec elle la capacité de l'Homme à s'extraire du vide pour rejoindre la communauté. Car au fil des solitudes, l'Homme qui jusqu'à présent marchait seul trouve une communauté d'entente et de vie. C'est alors « La Cène » et « Le Radeau de La Méduse » qui apparaissent dans la cour du lycée Saint-Joseph. En tout cas, c'est la fin d'une marche droite vers la mort et un détour vers l'amour qui se présente face au public. Tradition multiséculaire du penseur, la marche devient ici médium du sentiment, à la fois origine du mal et unique solution à la survie des mourants que nous sommes. Comme Marie Chouinard, Antonio Machado l'exprimait aussi en son temps quand il écrivait dans un de ses poèmes : « Voyageur, le chemin, c'est les traces de tes pas. C'est tout ; voyageur, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant. » Reste que c'est à force de marcher que le poète est mort. D'épuisement. Ainsi, c'est comme un appel au mieux qu'il faut considérer « Soft Virtuosity ». Comme une exhortation à marcher vers la lumière. Sans s'épuiser.

LA SOLITUDE DU SPECTATEUR
DE DANSE CONTEMPORAINE

— par Audrey Santacroce —

Disons-le bien haut : on en a ras le bol des spectacles qui font souffrir leur public, de cette certaine tendance de la danse contemporaine à puiser dans le grotesque pour mettre mal à l'aise le spectateur. Nous ne connaissons alors pas encore notre douleur puisque, bienheureux que nous étions, on avait échappé jusque-là à « Soft Virtuosity, Still Humid, on the Edge ». Le biniou de Phelippeau a fait place à des nappes de musique électronique discordante, larsens inclus, tandis que des danseurs arpentent la scène, tantôt en claudiquant, tantôt en boitant, tantôt en traînant la patte. Mais le pire, c'est encore l'utilisation de la vidéo, cette vidéo qui nous sort par les yeux tellement elle est vue et revue à longueur de spectacles depuis quelques années. Cette vidéo qui filme en gros plan des visages grimaçants, figés dans des rictus de douleur. Bien sûr, on n'est pas obligé de représenter le beau, et le laid a le droit de cité dans les arts visuels. Non, ce qui gêne, c'est cette exhibition de la souffrance d'autrui jouée au ralenti, dans un tableau très « Radeau de La Méduse » qui n'en finit pas. Alors oui, le spectateur se sent bien seul devant cette pièce chorégraphique tirant vers la performance aux confins du grotesque, compulsant sa montre discrètement pour vérifier qu'elle ne s'est pas arrêtée. On comprend alors le pourquoi de la musique insupportable : c'est pour l'empêcher, ce pauvre spectateur, de piquer du nez tranquillement en attendant que la blague se termine.

OFF BRAISE ET CENDRES

MISE EN SCÈNE JACQUES NICHET

PETIT LOUVRE (VAN GOGH) 14H10

« Couchés sur le papier au cœur de la nuit, récits et poèmes suivent le cours tortueux du labyrinthe de la mémoire. »

BALAISE BLAISE

— par Séraphin Lampion —

Jacques Nichet est un homme de fidélité. Qualité plus que rare en ces temps ! Qu'il dirige la troupe du théâtre de l'Aquarium, le CDN de Montpellier, de Toulouse ou aujourd'hui une compagnie indépendante, il défend depuis cinquante ans les grands poètes, les langues nouvelles et les styles exceptionnels. D'une grande érudition, ce normalien sait disséquer les plus grands textes de la littérature et du théâtre. Aujourd'hui, il le prouve une fois encore en présentant un travail autour de Blaise Cendrars, fort bien défendu par Charlie Nelson. « Braise et cendres » est un spectacle d'une grande épure (qui n'est pas la simplicité). Ce qui « demeure » en scénographie, en direction d'acteur (et aussi

en son et en lumière) est densifié par le renoncement aux effets inutiles. Tout l'inverse de la mode actuelle, qui multiplie les effets inutiles au détriment du sens et de la profondeur. Le choix des textes de Cendrars est passionnant parce qu'il fait (re)découvrir cet immense auteur du xx^e siècle, d'une humanité exacerbée et d'une sensibilité bouleversante. Seuls les grands acteurs peuvent incarner cette langue : Jean-Quentin Châtelain l'an passé dans un passage de « Bourlinguer », aujourd'hui Charlie Nelson. Avec une bougie, une chaise et une toile, ce dernier nous emmène dans les voyages intérieurs et géographiques de ce poète d'exception. Une heure de vrai théâtre (c'est-à-dire sans vidéos ni vociférations gratuites). Une heure à déguster, et dont il s'agira de se souvenir au cours de soirées du IN plus... difficiles.

DOUBLES

DE L'OR EN PAGES

— par Bernard Serf —

Blaise Pascal affirmait que tous nos malheurs venaient du fait que nous étions incapables de rester seuls un quart d'heure dans notre chambre. Cendrars fut-il plus malheureux qu'un autre ? Bien malin qui répondra à cette question ! Ce qui est sûr, c'est que « le plus impatient de tous les hommes » fit du monde sa chambre. Et qu'il rêva sa vie dans les hôtels plus souvent qu'à son tour. Car Cendrars rêva sa vie. Grand voyageur certes, mais aussi grand fabulateur ! Et le premier à le reconnaître : « Qu'importe si j'ai vraiment pris le Transsibérien, puisque j'ai réussi à vous y emmener avec moi ! » Pas question pour ce Suisse de mener une existence réglée comme une mécanique d'horlogerie ! La Russie, la Chine, le Brésil, l'Afrique, la Californie, New York...

et à une époque qui ne connaissait ni tour-operators ni compagnies low cost ! « Ah ! les voyages. Aux rythmes incertains, aux rivages lointains, que c'est beau, les voyages... » chantait Barbara à ses débuts. Rythmes incertains, rivages lointains : l'auteur de « L'Or » connut tout cela. Mais s'il parcourut la terre entière, ce ne fut certainement pas pour la beauté du paysage, mais bien pour se perdre et se retrouver. Et comme l'homme avait encore plus de talent qu'il avait la bougeolette, l'émotion et la fulgurance sont au rendez-vous. Jacques Nichet a choisi 30 pages dans une œuvre qui en compte quelques milliers. Et il a bien choisi. Comme il a vu juste en les confiant à Charlie Nelson. Ce n'est pas rien, Charlie Nelson ! Il déboule pieds nus du fond de la salle et vous emporte dans ce torrent de poésie. À le voir et à l'entendre, on se dit que Cendrars, contrairement à ce qu'il croyait, ne s'est pas « agité inutilement ».

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

IN **RUMEUR ET PETITS JOURS**

CONCEPTION RAOUL COLLECTIF

CLOÎTRE DES CARMES JUSQU'AU 23 JUILLET 22H

« Décontractés, les chroniqueurs d'Epigraphe s'installent derrière leurs micros. Antenne dans trois minutes. »

AUX TAUPES ÉTOILÉES

— par Marie Sorbier —

Quel plaisir de se laisser entraîner dans l'univers absurde du Raoul collectif ! Car oui, revendiquons-le et cessons de faire semblant, l'entre-soi provoque une jouissance immédiate et libératrice. Se sentir – soi et sa tribu – l'unique destinataire du bon mot provoque un sentiment d'appartenance à une communauté. On se délecte tout aussi goulûment de la dénonciation dudit procédé dans le spectacle ; l'arroseur arrosé, en somme (évitons les premiers rangs, sauf si vous recherchez concrètement les grains de sable qui enraient les machines). Bien sûr, la question du lieu de la représentation change la donne et le regard. Qu'en aurait-il été de l'adhésion au projet si cette proposition avait été présentée dans un cadre moins institu-

tionnel ? Peu importe, seul l'ici et maintenant compte, et ces garçons dans le vent croquent avec verve et splendeur les tics et tocs des penseurs et cultureux. Jamais bêtes ni méchants, nos amis les Belges reconstituent une émission de radio dans une ambiance seventies, soirée diapo et masturbation intellectuelle au programme. Chacun dans un cliché, tous merveilleux de drôlerie et de finesse, ils font vivre en live le plaisir inégalé du débat intellectuel ; le sujet n'a pas d'importance, la joute est l'enjeu premier et la poésie l'arme de la révolte. Même s'il n'est pas certain que les auteurs le vivent ainsi, le propos est ici assez secondaire. Peut-être que l'insertion plus directement politique ne convainc pas pleinement, mais l'ensemble de ces rumeurs de grand soir sont un bijou d'humour intelligent.

REGARDS

AGITATIONS DU VERBE

— par Rick Panegy —

Penser le monde et l'individu dans son environnement, moquer un peu la culture (ou l'absence de) et saupoudrer légèrement de pensée politique très colorée pour relever. Recouvrir l'ensemble d'un nappage conséquent de gags et d'humour jusqu'au débordement. Une grosse gourmandise raffinée, en somme. Un gâteau d'abord délicieux mais qui se révèle rapidement trop dense pour être apprécié. C'est un peu l'aventure proposée par Raoul collectif, remarqué il y a quatre ans avec « Le Signal du promeneur ». « Rumeur... » regorge de slapsticks, de gags, de bons mots, d'ironie mordante, de parodie clownesque. On y joue excellentement avec le verbe, de jeux de mots en traits d'esprit. On embrasse pleinement un théâtre de plateau où tout explose à mesure que le récit avance. Les comédiens ne se ménagent pas, s'in-

vestissent avec une énergie remarquable. Rien à dire, le plateau est maîtrisé ! Pourtant « Rumeur... » lasse par l'étirement du récit et de la situation, l'accumulation et la répétition ad libitum de gags, la posture parfois un peu méprisante que confèrent leurs joutes verbales de classe éduquée à leur pensée (qui s'adresse à la même classe éduquée). La pensée, justement, qu'insufflent tardivement Raoul collectif à cette histoire d'émission de radio qu'on va supprimer semble arriver comme un argument de légitimité, à un moment où le récit stagnait dans une représentation de tous les comiques possibles (situation, geste, langage, caractère...) : elle reste toutefois assez en surface et convenue alors que le collectif se rue dans une forme qui s'affiche bousculante et provocatrice. On aurait davantage apprécié une écriture plus resserrée, une dramaturgie plus affinée et une réflexion sur l'économie et la politique plus investie.

OFF

ILS TENTÈRENT DE FUIR

DE SOUFIAN EL BOUBSI ET JOACHIM OLENDER, D'APRÈS « LES CHOSES », DE GEORGES PEREC

THÉÂTRE DES DOMS 20H15

« 50 ans après, que reste-t-il de la description clinique faite par Perec ? »

DE LA FRÉNÉSIE DU SAVOIR-VIVRE

— par Lola Salem —

Il y a la frénésie d'un bonheur que Sylvie et Jérôme idéalisent. Et il y a deux acteurs qui idéalisent, à leur tour, ce que pourrait constituer la parfaite mise en scène de l'un des textes les plus incontournables du xxe. Avec « Ils tentèrent de fuir », Soufian El Boubssi propose une mise en scène tonique, qui met intelligemment en parallèle « Les Choses » de Perec en interrogeant les moyens et les finalités du théâtre. La force initiale de la langue romanesque est particulièrement à l'œuvre durant la première partie de la pièce, qui fonctionne avec un ton et un rythme tout à fait convaincants. Si l'on peut déplorer quelques creux narratifs – qui manquent à éclairer le propos de l'œuvre d'un point de vue politique véritablement tranché – ou encore un jeu d'acteurs par endroits inégal, le spectacle réussit à tenir le spectateur en haleine. Nathalie Mellinger et Pierre Verplancken touchent par leur jeunesse et leur vitalité, confrontée à l'image vaine d'un couple parfaitement normé – en ce qu'il refuse, justement, la banalité d'une consommation conçue comme ordinaire de la vie. Dans cette dystopie, le rappel à la triste réalité voit l'impossible vœu de réconciliation entre bonheur et liberté s'effriter puis s'effondrer. C'est une fuite en avant que dessine la pièce, qui étire son propos métathéâtral vers un horizon quelque peu flou. En effet, la mise en scène de ce pamphlet contre les dérives de la société de consommation ne brille pas spécialement par un parti pris transgressif. Il s'agit avant tout de dessiner un point de fuite à travers lequel s'engouffrent personnages comme acteurs, face à la peur du rêve qui s'efface devant la tragique et ordinaire lourdeur de la vie.

LES BOBOS SE FONT LA MALLE

— par Mathias Daval —

Ce serait l'adaptation sur scène du cultissime « Les Choses » de Perec. Ce serait un couple de trentenaires, prisonnier de l'âge consumériste, qui raconterait l'impossibilité de concilier la liberté et le bonheur. Ce serait non pas une chronique désuète des années 1960, mais une critique acerbe de nos sociétés contemporaines. Car ce serait actuel, sans aucun doute : les références créeraient une connivence immédiate et joviale avec le public avignonnais, avec son mode de vie hipster rive droite, ses rites de consommation, son capital culturel, ses unes de « Libé » et ses petites citations de Baudrillard (un spectacle parfait pour le théâtre du Rond-Point). Malheureusement, la pièce tombe, malgré elle, dans le piège de la représentation qu'elle dénonce. El Boubssi et Olender ont souscrit à l'échec volontaire du roman de transformer le réel : plutôt que de creuser en profondeur, ils ont préféré s'en tenir aux procédés formels, accumuler les couches de métathéâtre en faisant des allers-retours plus ou moins heureux entre les comédiens et leurs personnages, en une alternance de monologues un peu faiblards. C'est dommage, car il y a d'heureuses fulgurances (notamment toute la première séquence), une mise en scène efficace et une énergie généreuse. Mais le projet manque cruellement de parti pris, de poésie, de radicalité. Du pavé dans la mare capitaliste du roman en 1965, il ne reste finalement pas grand-chose, si ce n'est le souvenir de notre plaisir d'ancien lecteur. « Tu es assis et tu ne veux qu'attendre, attendre seulement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien », écrivait Perec dans « Un homme qui dort » : si l'on reste esclave, c'est qu'il n'y a pas eu de tentative de fuite.

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

WE LOVE ARABS

Avec un titre un poil racoleur comme celui-ci (mais pour une fois, c'est tant mieux !), « We Love Arabs » pouvait difficilement passer inaperçu. Par chance, on l'a très vite décrit comme l'une des petites pépites du OFF. Et pour cause ! Le chorégraphe Hillel Kogan y raconte avec beaucoup d'humour son processus de création d'une œuvre porteuse de paix entre les communautés israélienne et arabe. Dans une sorte de forme « pour les Nuls », il dit le mouvement : poser des mots sur ses ondulations physiques lui permet de démolir les clichés par le geste. Si la démarche politique semble incontestablement bien menée, ce duo dansé perd de sa force dans une errance entre poésie et humour. **F.F.**

DANSE-THÉÂTRE / OFF
— MANUFACTURE 10H40 —

LA FABRIQUE À HISTOIRES

Zico et Texto, l'un musicien et l'autre conteur, ont pour mission à la Fabrique à histoires de récolter l'imagination des enfants, principale source d'énergie de leur ville utopique. Pour cela, ils inspirent aux parents, à la nuit tombée, les histoires les plus palpitantes. Mais les chiffres sont mauvais, dit le patron de l'usine, et ils vont devoir redoubler d'invention pour sauver leur petit monde de la panne de courant. Si les enfants se délectent de toutes les surprises, interactions et jeux musicaux, ce duo très attachant vient aussi chatouiller notre rapport à la consommation du divertissement et notre recherche de l'amusement facile et efficace. La compagnie Nardenor, avec ce charmant spectacle, nous invite à développer notre créativité et notre propre sens du goût. **J.A.**

THÉÂTRE MUSICAL / OFF
— PIXEL AVIGNON 10H —

DES VOIX SOURDES

Qui mieux qu'une jeune compagnie pour exhumer ce texte rare de Bernard-Marie Koltès ? Koltès, si mal servi dans les théâtres nationaux la saison passée et régulièrement massacré dans les écoles de théâtre, est pour une fois servi intelligemment par la compagnie Théâtre de personne. Difficile pourtant de monter au théâtre une pièce écrite pour la radio. Fabio Godinho s'en sort haut la main en n'occultant pas l'aspect radiophonique mais en travaillant l'atmosphère sonore de la pièce. À la fois théâtral, musical, cinématographique et chorégraphique, « Des voix sourdes » est une vraie réussite qui parvient à créer une atmosphère particulière tout en remettant à sa juste place la musique au théâtre. **A.S.**

THÉÂTRE / OFF
— THÉÂTRE LE CABESTAN 14H —

LUNE AIR

Autant l'avouer, l'auteure de ces lignes déteste le théâtre participatif. Alors pourquoi aller voir Julien Cottreau ? Parce que c'est un grand petit bonhomme qui remplit une scène à lui tout seul, sans parler mais en bruitant. Bien sûr, le spectacle n'est pas exempt de maladresses, et la vidéo projetée en fond est d'une laideur confondante. Mais ce qui caractérise le travail de Cottreau, c'est la bienveillance. Jamais, de mémoire de spectateur, on n'a vu quelqu'un qui renâcle à monter sur scène se prendre autant au jeu. Car le clown ne se moque jamais de son public. Mieux : il l'aime, et ça se sent. C'est une occasion inespérée de renouer avec les jeux de l'enfance en compagnie d'un félé qui laisse passer la lumière, un moment hors du temps où on est enfant et adulte à la fois. On pardonne tout à quelqu'un qui mime l'épluchage d'une banane ou le pipi d'un petit chat avec autant de classe. **A.S.**

MIME / OFF
— THÉÂTRE LA LUNA 20H55 —

EN BREF

SUZANNE CÉSAIRE, FONTAINE SOLAIRE

Le programme « Tropiques Atrium en Avignon » est un espace d'ouverture, de découverte et de visibilité. C'est une formule promotionnelle, il en a les avantages et les inconvénients. Il est fort louable de retrouver dans ce foisonnant festival des textes et des auteurs issus d'autres expériences, transportant et apportant des références peu ordinaires, en revanche le dispositif ne peut se départir d'une forme de didactisme. « Suzanne Césaire, fontaine solaire » résume bien cette difficulté. Autant la pensée féministe, virevoltante de Suzanne sur la condition de la Martinique, sur les tourments identitaires qui la traversent nous séduit ; autant le dispositif confine à une conférence. Le trio d'artistes se contente, avec plus ou moins de réussite, de n'être qu'un... médium d'une grande valeur poétique, mais dans lequel on sent des pointes anachroniques. **R-2-6.**

THÉÂTRE / OFF
— THÉÂTRE DU BALCON 12H10 —

FAUST

Dans la mise en scène du collectif VdP, la dimension métaphysique de l'insatisfaction, du désir de recommencer-on-sait-jamais, de vendre son salut éternel, son âme, son être, pour bénéficier de cette deuxième vie hasardeuse... cette dimension au centre du secret de l'être a un peu disparu au profit de négociations permanentes, houleuses, difficiles, combatives et pêchues, certes, cependant un peu trop semblables à nos rapports marchands. Les comédiens sont embarqués par l'âpreté de cette négociation dans une violence verbale, une suractivité pléonasmiques. Ils font « théâtral ». Il faudrait peut-être aller moins vite et faire sonner les voyelles longues comme telles. Seule Marguerite arrive à prendre distance mordante, acide et ironique avec son personnage et ce qui lui arrive. **O.P.**

THÉÂTRE / OFF
— PETIT LOUVRE 14H40 —

SES MONSTRES À LUI

Le théâtre est une nécessité, que l'on ne considère que trop souvent comme un acquis. En Avignon tout particulièrement : immergés dans la grand-messe, dans la célébration annuelle de l'Art libre qu'il est pour nous, nous nageons de spectacle en spectacle en oubliant trop souvent la chance que représente le fait de pouvoir voir – et surtout de pouvoir créer ! – tout ce théâtre. Et c'est pourquoi « Ses monstres à lui » est un spectacle important. Car il nous rappelle qu'il est encore des endroits où être un créateur de théâtre est difficile. Car il nous rappelle qu'il est des pays où le théâtre est jeune, parfois imparfait, mais toujours ardent, et se cherche encore une voix et une langue qui lui soient propres. Hommage à la nécessité de créer du fondateur disparu du théâtre El Hamra de Tunis, « Ses monstres à lui » est un spectacle qui élargit le regard. **Y.G.**

THÉÂTRE CITOYEN / OFF
— THÉÂTRE DES CARMES 16H —

FABRICE LUCHINI ET MOI

Ce qu'il y a de bien avec Luchini, c'est que l'on n'est jamais déçu. Alors quand un gamin pas dégrossi et inculte littérairement (Olivier Sauton) se met en tête de raconter sa rencontre presque imaginaire avec son maître, ses séances de formation aux basiques du mot, du texte, à l'éducation au goût du Verbe, de sa licenciée liberté, forcément, on est là. Projeté comme si l'on était ce gosse ému devant l'exigence, l'humanité rare, la joie du « savoir-dire », l'orgasme de la pénétration par ce feu follet qui envahit l'esprit et le libère. Il n'y a pas que les femmes qui jouissent par l'oreille. Facile ? Peut-être. Mais si bon. **S.D.**

THÉÂTRE / OFF
— THÉÂTRE ACTUEL 13H45 —

Saison 16-17

Iphigénie en Tauride

Goethe | Jean-Pierre Vincent - 13 | 25 sept

ANGELUS NOVUS AntiFaust

Sylvain Creuzevault - 23 sept | 9 oct

Dans la solitude des champs de coton

Bernard-Marie Koltes | Charles Berling | Léonie Simaga - 1^{er} | 11 oct

Le Temps et la Chambre

Botho Strauss | Alain Françon - 3 | 18 nov

Médée poème enragé

Jean-René Lemoine - 23 nov | 3 déc

Par-delà les marronniers - Revu(e)

Jean-Michel Ribes - 7 | 17 déc 2016

Dom Juan

Molière | Jean-François Sivadier - 3 | 14 janv

Erich von Stroheim

Christophe Pellet | Stanislas Nordey - 31 janv | 15 fév

Neige

Orhan Pamuk | Blandine Savetier - 1^{er} | 15 fév

Des roses et du jasmin

Adel Hakim - 28 fév | 8 mars

2666

Roberto Bolaño | Julien Gosselin - 11 | 26 mars

Sombre Rivière

Lazare - 14 | 25 mars

Providence

Olivier Cadiot | Ludovic Lagarde - 15 | 25 mars

Baal

Bertolt Brecht | Christine Letailleur - 4 | 12 avr

Le froid augmente avec la clarté

Thomas Bernhard | Claude Duparfait - 25 avr | 12 mai

Médée-Matériau

Heiner Müller | Anatoli Vassiliev - 29 avr | 14 mai

Le Radeau de la Méduse

Georg Kaiser | Thomas Jolly - 1^{er} | 11 juin

TNS Théâtre National de Strasbourg

03 88 24 88 24 | www.tns.fr | #tns1617

Valérie Drévillo, actrice associée © Jean-Louis Fernandez

athénée ● théâtre Louis-Jouvet

Ismène · Phèdre · Ajax

textes Yannis Ritsos
de Marianne Pousseur
et Enrico Bagnoli

3 > 20 mai 2017

toute la saison 16-17
sur athenee-theatre.com
01 53 05 19 19

la trilogie des éléments



LA QUESTION

QU'EST-CE QU'ON ATTEND ?

— par Marie Chouinard —

Mutation du code
 Ne pas attendre et respirer un bon coup
 goûter la suspension du souffle
 Ne pas attendre et se reposer dans l'instant
 travailler avec joie en ouvrant le temps
 Ne pas attendre, partir, refuser
 inventer la suite
 Ne pas attendre l'heure de sa mort pour tout aimer
 Gratitude
 Ne pas attendre de savoir ce que les autres attendent
 Ne pas attendre de tout comprendre
 Attendre tendrement tendue vers l'inconnu
 Attendre dans chaque instant le dénouement du présent
 Attendre Dieu en soi
 tout de suite faire de la place
 tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout
 tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout
 tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout
 tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout, tout et rien du tout
mutation du code du code génétique mutation du code
 rien et tout du rien, rien et tout du rien, rien et tout du rien, rien et tout du rien
 rien et tout du rien, rien et tout du rien, rien et tout du rien, rien et tout du rien
 rien et tout du rien, rien et tout du rien, rien et tout du rien, rien et tout du rien

Marie Chouinard débute comme danseuse en solo en 1978. En 12 ans, elle présentera une trentaine de créations. Depuis 1990, elle décide d'interroger en groupe les pulsions vitales du corps. Sa pièce "Soft virtuosity, still humid, on the edge" est actuellement présentée dans le cadre du Festival IN d'Avignon.

LE DESSIN

THÉÂTRE D'OMBRES, « MANGE TES RONCES »

— par Baptiste Drapeau —



B. DRAPEAU
JUILLET 2016

LE FAUX CHIFFRE

404

Ce sont les millions possédés par I/O sur un compte offshore, d'après les "Panama Papers".

L'HUMEUR

« N'est pas
"La Terrasse"
qui veut. »

— Martin Zell du "Bruit du Off",
à propos de I/O —

I/O MICRO

@ZEFEDE

J'espère que quelqu'un a pensé à arroser Jean d'Ormesson.

@LAPROVENCE

Agressé à la hache dimanche soir à la gare d'#Avignon

@PLACEMENTLIBRE

Bien arrivé à la rédaction de @IoGazette. Accueilli par une @mariesorbier en bikini dans une baignoire de Veuve-Cluquot.
(cc @lebruitduoff)

@AUCAFEFRAOCAIS

"Non Olivier, n'insiste pas. Nous ne souhaitons pas jouer @AuCafeFrancais dans la Cour d'honneur en ouverture. Pouic-Pouic à la rigueur".

@ENORME_SAUCISSE

Je sais pas si je vous ai raconté la blague de Clémentine Autain qui se marie avec Benjamin Clémentine. La chute est plutôt désopilante ;)

@MARINFAVRE

Mot à mot. Thomas Jolly :
"un geste à la Vilar quitte à sauver la princesse Zelda"!

—

Twitter : #iomicro — @iogazette

DES ŒUVRES DIFFICILES. — JEAN VILAR

REPORTAGE

DÉAMBULE FESTIVAL DES PAYSAGES BONLIEU SCÈNE NATIONALE À ANNECY JUSQU'AU 23 JUILLET

POÉTIQUE DE LA FLÂNERIE

— par Julien Avril —

Après une semaine intense à Avignon, voilà que I/O me parachute en Haute-Savoie. Ma mission (et je l'accepte) : découvrir pour la gazette et ses lecteurs ce qui est en train de se jouer à la 1^{re} édition de Déambule-Festival des paysages, organisée par Bonlieu scène nationale d'Annecy. On y réinvente tout en douceur notre façon d'être ensemble dans la rue, en parsemant l'espace public d'œuvres et d'idées nouvelles.

Les habitants d'Annecy voient leur environnement fleurir du haut de leurs fenêtres. En bas, des installations bucoliques poussent entre les trottoirs et les espaces verts, et de la musique accompagne le chant des oiseaux. Alors, pris d'une envie incontrôlable de se mélanger, les Annéciens sortent de chez eux. Cette promenade durera deux semaines. Les journées d'ouverture et de clôture, temps forts qui proposent spectacles, illuminations et concerts, sont comme les portes d'entrée et de sortie d'un dédale à explorer dans la ville. Entre le départ et l'arrivée de cet itinéraire sinueux, les rendez-vous nocturnes et les escapades sont les veilleuses qui ne laissent jamais la lumière du festival s'éteindre. Je commence mon périple par l'une d'entre elles.

Me voilà du côté de Thônes, au pied de la Tournette. Après 20 minutes de marche dans la forêt silencieuse, le panorama

des Alpes se dessine. Magique. René des Ânes nous accueille chez lui. Il me sert une assiette de beignets de pommes de terre à l'ail des ours, sa spécialité. Le duo Nadara, violon et accordéon, joue de la musique tzigane. Autour de moi, les gens discutent, semblent tous se connaître, venant pourtant d'horizons différents. On parle de la montagne, des ânes, du bois du chalet qui a quatre cents ans. On sort la vipérine (gloups ! Il est 14 heures), et entre deux fous rires on presse Salvador Garcia, le charismatique directeur de Bonlieu, de découper un énorme jambon sec avec un couteau qui a tout l'air d'un sabre. Le ton est donné : ce festival est un accélérateur de convivialité.

“

Un champ de coquelicots lumineux scintille au son du violoncelle

De retour à Annecy, j'arpente le circuit et contemple les installations réalisées par les plasticiens avec l'aide de l'équipe technique du théâtre et le service Paysage, Biodiversité, Espaces verts de la ville. Je croise des cabanes en haut des pins, abris utopiques des populations futures ; des plantes grimpantes s'éparpillent le long des fils qui relient les fenêtres d'une rue piétonne ; un jardin aquatique filtre les eaux du Thiou, jonché de parapluies jaunes qui flottent comme

autant de nénuphars acidulés. Chaque installation côtoie une estrade où il est bon de s'attarder pour écouter des musiciens. Passionné par cette poétique de la flânerie, je traverse le tunnel des Amours, composé de 250 bambous, et j'arrive au Haras. Des centaines de personnes y sont rassemblées pour un pique-nique géant sur la Grande Table d'Alexander Römer, longue de 150 mètres. Les enfants jouent et découvrent à quel point l'eau est précieuse avec l'installation Court Circuit des Gens nouveaux. Le soir tombe. Les gens mangent, boivent et discutent des œuvres. Je m'arrête pour me joindre à eux. Ils m'accueillent. Un champ de coquelicots lumineux scintille au son du violoncelle.

Plus tard, Salvador Garcia tient à ce que je visite les récents équipements du théâtre, qui s'était déplacé au Haras le temps des travaux. Un outil formidable, capable d'accueillir les spectacles les plus imposants comme les formes les plus pointues. La programmation est ambitieuse et la part belle est faite à la création contemporaine. « Mais tout ce qui est proposé à l'extérieur n'a de sens que parce que cette maison existe et que ses murs et ses soutiens sont solides, me confie-t-il. C'est ce qui nous donne la liberté d'entrer en empathie avec la ville. »

Déambule-Festival des paysages saison 1 est une belle prouesse. Quelque chose de rare et précieux est en train de germer dans le cœur de ses habitants. Et le jardinier s'appelle Bonlieu.

LES RENCONTRES D'ARLES

WILLIAM KENTRIDGE / MORE SWEETLY PLAY THE DANCE

ATELIER DE LA FORMATION AU PARC DES ATELIERS D'ARLES JUSQU'AU 25 SEPTEMBRE

LES TRÉSORS DE LA CAVERNE

— par Johanna Pernot —

Ordre ou conseil ? L'injonction du film d'animation « More Sweetly Play the Dance » invite à la mettre en sourdine. Mais quoi ? La danse virevoltante du peuple africain post-apartheid, la fanfare qui chemine, joyeuse et solennelle, sur les murs de l'atelier de la Formation.

Mais qui ? Comme d'habitude, les puissants. On ne les voit pas : ce sont eux qui tirent les fils, pendant que le spectateur imbécile (vous, moi) fixe avec un sourire radieux les ombres de la caverne, le spectacle de la négritude. Un défilé de tuniques, d'hommes et de femmes au port hiératique, un peuple noir épique et poétique, semant des revendications pacifistes, dans la clameur heureuse des chants et des tams-tams. Mais ne l'oubliez pas : « More sweetly play the dance » ! Insidieusement, les dos se courbent sous le faix des fardeaux des champs, le poids des icônes et des bustes figés. Retour au culte de la personnalité ? On voit passer des potences à perfusion, les travailleurs et les éclopés du système. Quoi,

une manifestation ? Taisez-vous donc ! Clin d'œil ironique à Chaplin, le micro du Dictateur qui plie rappelle cette bonne habitude qu'ont les grands Blancs, capitalistes et képis (en ces hauts temps de démocratie, Manuel Valls ne nous contredira pas), de gentiment fermer nos gueules. Ne tournez pas la tête, zombies ! Et dansez dans les clous ! La violence est une chanson bien douce, qui ne pleure que pour leur plaisir.

“

Une invitation à briser nos chaînes ?

Dictatures, esclavage, lutte des classes, et pourquoi pas : Inquisition. La force et l'intelligence de cette fresque mouvante, c'est sa polysémie, sa capacité à évoquer l'Histoire universelle. Les corps vidéo se décharnent en dessins, les hommes portent des cages. La danse devient macabre... Justement, « More Sweetly Play the Dance » : voilà qui me faisait penser à Paul Celan. William Kentridge, artiste sud-africain de confession juive, aurait-il fait allusion au poème « Fugue de mort » ?

« Jouez pour nous faire danser », « Jouez la mort plus doucement », ordonne le maître de l'ironie nazi à ceux qui creusent leurs tombes, dans la terre et le ciel des camps. Avec sa procession de squelettes sous un ciel de lait noir, l'installation de Kentridge devient hommage et requiem, l'aspect faussement suranné du montage questionne notre aptitude au souvenir. Et c'est dans un frisson délectable, mais toujours sans bouger un ongle, que l'on regarde s'étirer sur la toile la tragédie des faits divers : les guerres, les famines, la caravane des errances et des exodes. La beauté mélancolique de l'Histoire. Pourtant, ce n'est pas que le passé qu'on contemple, mais aussi notre présent... Peut-être plus... Car le dernier figurant du manège, c'est cet enfant-soldat plein de grâce qui au passage nous met en joue. Une invitation à bondir et briser nos chaînes ? Rappelez-vous, dans l'allégorie platonicienne, ceux qui s'émerveillent devant les ombres des marionnettes étaient les vrais prisonniers, aveugles au soleil de la vérité... Spectateurs, citoyens, encore un effort ! Il est temps de quitter la caverne.

PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR TERRE DE FESTIVALS



Conception-réalisation : Direction de l'Information de la Région. Photo : Christophe Reynaud de Lage, Région G. Cécaldi, Gettyimages et Wallis.fr.

« Ici, les festivals ont trouvé leur terre d'élection. D'Avignon à Aix-en-Provence en passant par Arles et Orange, ce sont plus de 800 festivals qui ont lieu chaque année, comme autant d'atouts incomparables pour le rayonnement de Provence-Alpes-Côte d'Azur.

Président de ce territoire d'exception, je veux être le premier défenseur de la liberté des artistes, leur partenaire le plus déterminé, celui qui sera toujours à leurs côtés. »

Christian ESTROSI

Président de la Région
Provence-Alpes-Côte d'Azur

Région



Provence-Alpes-Côte d'Azur